

Le Frelimo, comme Al Fatah...

C'était quelques heures avant son retour à Dar es-Salaam, où l'attendait la mort. La Conférence de soutien aux peuples arabes, où Edouardo Mondlane dirigea la délégation du Frelimo, se terminait. Je voulais savoir ce que le président du Front de libération du Mozambique, Cabral et les autres dirigeants des mouvements africains de libération qui venaient de rencontrer pour la première fois les dirigeants d'Al Fatah, pensaient de la résistance palestinienne.

Malgré sa désinvolture, l'élégance des gestes, il n'avait pas l'air bien dans sa peau. Il était sur ses gardes et, au passage égratignait d'un mot d'esprit plus d'un de ses camarades des colonies portugaises.

Pourquoi était-il venu à cette conférence ? D'abord parce qu'il était, la semaine précédente, à Khartoum, où avait eu lieu la Conférence de soutien aux mouvements de libération d'Afrique. Et puis parce que, pour la première fois, il ne s'agissait plus seulement de soutien aux peuples arabes, mais de soutien au peuple palestinien. « Et lorsque, comme nous, on se bat contre le colonialisme, on ne peut que soutenir un peuple qui résiste à l'occupation et se bat pour ses droits nationaux », disait-il.

« Vous, vous avez de bonnes relations avec Israël ? » Il avait bondi : « Ah, vous aussi ? Mais il y a des Israéliens en Afrique. Beaucoup. Comme indivi-

us, certains peuvent être nos amis. Et puis, en Tanzanie, où nous sommes basés, il y avait de la coopération militaire entre l'armée israélienne et tanzanienne. Mais nous, Frelimo, n'avons aucune relation avec Israël. »

Ce qu'il pensait de la résistance palestinienne ?
« Se battre pour une Palestine laïque et démocratique où chaque homme aura des droits égaux sans référence



**Edouardo Mondlane
a été tué par
un inconnu.**

à sa religion est la seule voie raisonnable. L'Etat d'Israël est anachronique, car basé sur une soi-disant race ou religion. »

— La lutte sera plus dure qu'au Mozambique, avais-je dit. Les Portugais ont une métropole où retourner, pas les Juifs d'Israël. Ils résisteront jusqu'au bout.

— C'est pareil. Nous ne voulons pas jeter les colons portugais à la mer. Comme les Palestiniens ne veulent pas jeter les colons juifs à la mer. Nous luttons contre le

colonialisme portugais, pas contre le peuple portugais. Les Portugais d'origine, nés au Mozambique, qui voudront vivre comme des citoyens égaux dans un Mozambique libre, sont les bienvenus.

— Vous avez fait des déclarations insultantes aux Etats-Unis contre Che Guevara, juste après son assassinat par la CIA.

Il s'est levé, absolument hors de lui.

— C'est faux ! C'est faux ! Laissez-moi vous expliquer. D'abord les Cubains savent aujourd'hui que c'est faux. J'étais à une réunion publique sur le Black Power. On m'a interrogé sur Guevara. J'ai dit que je pouvais aller dans un endroit privé avec les étudiants qui voulaient parler de cela. On est parti. On a parlé tranquillement de tout et de rien. Il y avait une fille qui prenait des notes. Moi, je croyais que c'était pour elle, et surtout qu'elle enregistrait la vérité. Et puis, lorsque je suis à Dar, j'apprends qu'elle a publié cela dans un petit journal de la presse « underground » ; et qu'elle me fait y attaquer le « Che ».

— Vous, vous avez peur de mourir comme le « Che » ? On vous reproche d'être plus en voyage qu'au maquis ?

— Au maquis, on n'en meurt pas, dit-il. On est protégé par la révolution. C'est à Paris que j'ai peur de mourir. Regardez ce qui est arrivé à Ben Barka. Chez vous, on n'est pas en sécurité. □